

Kyra Kyralina de Panaït Istrati (1884-1935)

Le roman *Kyra Kyralina* est en ligne : <https://beq.ebooksgratuits.com/classiques/Istrati-Zograffi-1.pdf>

Photos et extraits du film roumain de 2014, *Kyra Kyralina*, de Dan Pita: <http://castelfilm.ro/node/374>

Le Monde, 6 janvier 2006, Les mille et une vies d'Istrati, Valérie Cadet

LIVRES DE POCHE : Phébus publie trois imposants volumes qui sortent du purgatoire le « Gorki des Balkans »

Est-ce parce que le romantisme révolutionnaire dont son œuvre est imprégnée est devenu obsolète, ou parce qu'il a usé de la langue de Voltaire pour y rouler des accents et des rythmes orientaux que le Roumain Panaït Istrati (1884-1935) est, par deux fois, tombé dans l'oubli ? A la fin des années 1960, à l'incitation de Joseph Kessel, Roger Grenier sauvait une première fois du purgatoire « le Gorki des Balkans » en rachetant les droits de tous ses récits, dispersés ou épuisés, recueillis alors en quatre volumes chez Gallimard. Ce corpus de référence, à son tour épuisé, a servi de fil conducteur à celui (échelonné en trois forts volumes) que propose aujourd'hui Phébus, dans une édition établie et présentée avec une belle acuité par l'écrivain Linda Lê. S'y ajoutent un ensemble de textes parus en revue ainsi que *Vers l'autre flamme* (1929), chronique désillusionnée et prophétique de seize mois de voyage à travers l'URSS, qui vaudra à son auteur l'incompréhension et le rejet criminel de ses pairs ou admirateurs.

Marquée au sceau d'une apologie de l'homme libre, l'œuvre de Panaït Istrati n'a guère d'équivalent. Sans doute parce qu'elle est inextricablement mêlée à cette vie de vagabondage qui fut la sienne depuis l'âge de 12 ans. Fils naturel d'une lavandière de Braïla (port danubien) et d'un contrebandier grec tué par des garde-côtes quand l'enfant n'avait pas encore 9 mois, cet autodidacte n'a cessé d'ouvrir plus grand son horizon. Se jouant des frontières, pratiquant les métiers les plus divers et prenant part aux luttes sociales. Cent fois livré au désespoir et à la tentation du renoncement, cent fois reprenant courage pour d'autres rencontres, de nouvelles façons d'éprouver le monde.

Dans une « Autobiographie » publiée dans la revue *Europe* en août 1923, il lâche à jets serrés le récit de ses pérégrinations à travers les Balkans, l'Égypte et l'Europe, scandé par une antienne qui pourrait se résumer à ceci : « *Misère, famine, manque d'abri, poux, mégots.* » Pendant la première guerre mondiale, atteint par cette tuberculose qui l'emportera en 1935, il décide d'apprendre le français et découvre les grands classiques. Rechute en 1919. Année noire où il perd également sa mère ; année de rédemption par la lecture éblouie du Jean-Christophe de Romain Rolland. Suivent des saisons de grande âpreté. En janvier 1921, à Nice, à bout de forces et « *dépité de vingt-cinq ans de luttes avec la vie* », il tente de se suicider en se tranchant la gorge. Ceux qui l'ont sauvé in extremis ont trouvé sur lui une lettre adressée à Romain Rolland. Elle est expédiée. L'auteur de *Au-dessus de la mêlée*, bouleversé, lui répond et l'incite rudement : « *Je n'attends pas de vous des lettres exaltées. J'attends l'œuvre ! Réalisez l'œuvre, plus essentielle que vous, plus durable que vous, dont vous êtes la gousse.* »

Et c'est ainsi que Panaït Istrati est né écrivain, à près de 40 ans (son premier récit, *Kyra Kyralina*, conçu à Paris chez son ami le bottier Georges Ionesco, est publié en 1923, et c'est en fait le deuxième qu'il écrit, après *Oncle Anghel*, paru en 1924). C'est ainsi que prend corps Adrien Zograffi, alter ego d'Istrati l'idéaliste. Linda Lê en reprend la source dans un texte de 1929 : « *Ma nature, trop peu faite pour l'étude livresque, me poussait avec force vers la connaissance de l'homme tel que je le voyais dans la rue : il aimait et souffrait comme moi, c'est à lui que je dois aller ; il est le A et le Z de la vie.* »

Fresque bouillonnante

Au fil des cycles narratifs, ce double est tantôt témoin, tantôt acteur d'une fresque bouillonnante qui embrasse des dizaines de destins, incorpore la légende balkanique à l'autobiographie et aux faits historiques.

En référence centrale à cette épopée flamboyante, les haïdoucs, ces hordes de cavaliers justiciers du temps des occupations turque et grecque en Roumanie. Fils du vent ou « *amantes de la forêt* » en lutte sanglante contre les oppresseurs, dont Zograffi et ses semblables sont les dignes héritiers.

De ses mille et une vies, Panaït Istrati a extrait la matière de mille et un récits mis en abyme au fil desquels le lecteur se perd avec délices, poussé au galop d'un périple foisonnant, écrit dans une langue puissamment visuelle et sonore. Tantôt propulsée dans un lyrisme étoilé, tantôt ciselée à la pointe sèche. Ode à la nature et à la liberté où l'abjection fraye avec le sublime. La délicatesse du verbe et du cœur avec l'ordure. Le désespoir le plus intense avec l'émerveillement enfantin. Un chapelet de romans d'apprentissage, de vies sauvages et vaillantes dédiées à la défense des opprimés, et où chacun éprouve que « *ce que l'amour crée avec difficulté, la haine le détruit en un instant* ».

ŒUVRES de Panaït Istrati Edition préparée et présentée par Linda Lê. Phébus, « Libretto ». Volume 1, 928 p., 14,90 €.

L'Humanité, 23 mars 2006, Istrati, le « frère des bannis et des étrangers », François Mathieu

Écrivain roumain d'expression française, Panaït Istrati était un "sans-abri qui soupait d'étoiles" et rêvait tout haut d'une destinée hors du commun.

Panaït Istrati, *Œuvres*, édition préparée et présentée par Linda Lê, Éditions Phébus, « Libretto ». Trois volumes : 1, 928 pages, 14,90 euros ; 2, 680 pages, 13,50 euros.

Dans *Danube* (Gallimard, 1988), Claudio Magris, grand spécialiste de la culture du bassin danubien, décrit une photo de Panaït Istrati, « le poète de Braila » (port fluvial de Roumanie), aperçue dans le musée de la ville natale de celui-ci : elle « *le montre à Nice, en 1921, dans la rue, avec un chapeau à larges bords, en train de lire L'Humanité, dans une pose à la Fitzgerald qui traduit toute l'insolence pathétique, l'ingénuité à la fois désarmée et prévaricatrice de cette génération perdue, et revendiquant hautement sa perte* ».

L'épanouissement d'un maître du récit

1921 est une année décisive pour l'écrivain débutant. En mars 1920, Istrati a décidé de venir vivre en France, « *seul pays qui vous permette de vous exprimer librement* ». À Paris d'abord, puis à Nice où, à bout de forces, début janvier, il tente de se suicider en se tranchant la gorge dans le parc Albert-Ier. Un passant lui sauve la vie. On trouve sur lui une lettre adressée à Romain Rolland, lequel, le 21 mars 1921, l'encourage à écrire et favorise l'épanouissement d'un maître du récit de la première moitié du XXe siècle. Entre 1923 et 1935, il publie la matière des trois volumes de romans, récits et autres textes, 3 000 pages, réédités une première fois dans les années soixante chez Gallimard par Roger Grenier, stimulé par Joseph Kessel et la veuve de l'écrivain, puis aujourd'hui aux Éditions Phébus par Linda Lê. On peut pour nombre d'écrivains passer sous silence leur biographie. Celui-là, impossible, tant son œuvre, si originale, est liée à sa propre vie. Car tout ce qu'il écrit, c'est lui. Sans être jamais lui. Ou plutôt il n'est pas un récit de Panaït Istrati qui ne soit nourri de son passé, de son vivre ; pas un personnage, et ils sont légion, qu'il n'ait rencontré, pas un lieu, un pâté de maisons, un bosquet marécageux, une cour qu'il n'ait observés dans l'univers proche des sources du Danube. Tour de force de l'artiste : il oublie son moi, alors qu'il est tout dans son écrit !

Il naît en 1884 à Braila d'une mère roumaine blanchisseuse et d'un père grec marchand et contrebandier, tué, quand l'enfant n'a pas neuf mois, par des douaniers.

À cette mère qui, « *durant trente ans, lava les sous-vêtements des autres pour élever son « seul bonheur sur terre* », refusa de se marier, Istrati vouera un culte romanesquement religieux, transmué en culte de la mère, de la femme et/ou de la fille. Dans *Kyra Kyralina*, la mère et la sœur du jeune Stavro, qui veulent simplement jouir en mère et en femme des beautés de la vie, sont les victimes d'un mari et d'un fils dont les agissements rendent l'une borgne et conduisent l'autre dans un harem. Dans *Codine*, qui débute le cycle de la Jeunesse d'Adrien Zograffi, Adrien, double du jeune Panaït, vient, avec sa mère qu'une longue maladie a réduite à l'extrême misère, habiter « *dans le quartier le plus mal famé de la banlieue* », lieu où « *les hommes tuent, les gamins se cassent la tête et s'arrachent le peu de vêtements qu'ils ont sur le corps* ». Dans ce paysage, Istrati campe un modèle de mère qui jamais ne s'endette, jamais n'emprunte, fait scrupule d'habiller son fils proprement et qu'il ne marche jamais pieds nus. La mère qui n'a rien et donne tout à son fils. À l'antipode de la mère de Codine, géant, ancien forçat, wagonnier au port (nous dirions débardeur), homme de toutes les sensibilités ; laquelle, avare extrême, a légué sa fortune à l'Église, et finit par tuer dans d'horribles conditions son propre fils. Le père, qu'il n'a donc pas connu, prend à l'occasion les traits mythiques des haïdoucs dans *Présentation des haïdoucs*, ceux d'un « *homme qui ne supporte ni l'oppression ni les domestiques, vit dans la forêt, tue les gospodars (seigneurs) cruels et protège le pauvre* ».

Sa vingtaine de livres, l'écrivain, dont les deux langues maternelles étaient le grec et le roumain, les rédige dans une langue qu'il a apprise en mettant en fiches, dont il tapisse les murs de sa chambre, un dictionnaire français-roumain, et en lisant Montaigne, Montesquieu, Voltaire, Rousseau. Et Jean-Christophe de Romain Rolland. Au bout de trois ans d'un apprentissage forcené, il rédige son premier article en français, « *Tolstoïsme ou marxisme* », où il prend fait et cause pour ce dernier. Cette très rare capacité à écrire dans une langue d'adoption force d'autant plus l'admiration qu'on en connaît les conditions. Il écrit à Romain Rolland : « *On ne saura jamais combien de fois par jour je hurle de rage, m'ensanglantant la gueule et brise mes dents en mordant furieusement dans cet outil rebelle à ma volonté.* » Or, comme le souligne Linda Lê, son français est « *magnifique, chatoyant, envoûtant* ».

Rebelle à toute sujétion

Au cours de ses nombreux voyages en Égypte, en Asie mineure, en Grèce, en Italie, en France, en Suisse, Panaït Istrati a exercé bien des métiers : « *débardeur dans les gares et les ports, manutentionnaire aux chantiers navals, valet d'hôtel, aide de cuisine dans les restaurants, garçon de café, forgeron, « semez » de poteaux télégraphiques, colleur d'affiches, figurant dans des pantomimes au cirque, conducteur de tracteur, aide pharmacien, scieur, expéditeur de journaux, photographe ambulancier, etc.* ». Dans ce contexte, il a rencontré les êtres les plus surprenants, vécu les situations les plus singulières. Et fait des hommes tels qu'il les voyait dans la rue, qui aimaient et souffraient comme lui, les personnages de ses romans, à l'occasion passés par le tamis transcendant du conte oriental. Rebelle à toute sujétion, « *il est le frère des bannis, des étrangers* », « *le chantre des vagabonds* », « *le sans-abri qui soupe d'étoiles et rêve tout haut d'une destinée hors du commun* ». Dans une logique en ligne directe avec son engagement politique dont on connaît bien le parcours : à vingt ans, revenant dans sa ville natale, après un périple en Égypte, il entre dans l'action syndicale, En 1909, il est secrétaire du

syndicat du port de Braila. En 1910, il est arrêté pour avoir été à la tête d'une grève générale et de manifestations. Trois mois durant, il est le second rédacteur d'un journal socialiste.

Rien d'étonnant à ce que, invité à Moscou pour le dixième anniversaire de la révolution russe, au « *seul pays au monde où la vie soit riche de grandes idées et porteuse de création* », il effectue un séjour officiel ; puis, en compagnie de Nikos Kazantzakis, il entreprenne, en utilisant les roubles non convertibles que lui a rapportés la traduction en russe de ses romans, plus lus ici qu'ailleurs, un long périple qui les conduit d'Odessa à Kiev, puis en Transcaucasie et à Leningrad. Il en résultera un témoignage désillusionné, *Vers l'autre flamme*. Après seize mois dans l'URSS (in vol. III) qui, décrivant la tyrannie stalinienne régnante, s'achève sur le récit illustratif de l'affaire Roussakov, beau-père de l'écrivain Victor Serge, condamné à trois mois de travaux obligatoires (prison de jour et travail gratuit) pour ne pas avoir cédé une chambre à une intrigante « *communiste* » qui la convoitait. Romain Rolland qui l'a supplié de ne rien publier de cela coupe les ponts. Henri Barbusse, directeur littéraire de *l'Humanité*, mène campagne contre lui. Son éditeur, Rieder, cesse de lui verser ses mensualités. Après vingt-cinq ans de trimard et dix ans d'intense travail littéraire, Panaït Istrati retourne en Roumanie où, abandonné de tous, il meurt en avril 1935 de la tuberculose qui, depuis 1919, l'a peu à peu rongé.

Le Temps, 23 octobre 2010, Panaït Istrati, l'homme qui n'adhère à rien, Joëlle Kuntz

Né en Roumanie, l'écrivain a choisi la langue de Romain Rolland pour dénoncer la misère et célébrer l'orgueil du rebelle. Il s'est arrêté à Vouvry.

En août 1919, Panaït Istrati (1884-1935) traîne ses basques à Genève, tuberculeux et sans le sou. Fils d'une blanchisseuse roumaine et d'un contrebandier grec de la plaine danubienne, il a zoné dans sa Valachie natale, en Grèce et en Égypte avant de s'exiler à Paris, puis en Suisse pour soigner ses poumons. Il veut, il va devenir écrivain. Découvrant Romain Rolland, il est saisi d'admiration. Il écrit à l'auteur de *Jean-Christophe*, qui séjourne alors à Villeneuve : « *Le 31 mars 1916, je quitte ma mère en larmes... et je viens en Suisse, à Leysin. Je ne connais pas la langue que pour demander du pain et produire l'hilarité ; je prends Télémaque et un dictionnaire et je commence à déchiffrer. C'est ainsi que j'ai appris le français, il y a trois ans et demi [...]. J'ai lu une bonne partie des classiques français et 15 volumes de votre œuvre.* »

Égrenant la liste de ses emplois précaires, comme l'arrachage des betteraves du côté de Vouvry, le Roumain avoue qu'il est au pain sec et à l'eau, condamné à vendre "ses chers livres" et à se taper la tête sur son piano. La lettre lui revient quelques jours plus tard avec un timbre « *destinataire inconnu* ».

Au printemps de 1920, Istrati part pour Nice dans l'espoir de gagner sa vie comme photographe ambulant et de pouvoir écrire. Il ne réussit pas. Le 3 janvier 1921, épuisé et désespéré, il se tranche la gorge. Soigné à l'hôpital, il renoue le contact avec Jean Debrit, qui dirige le quotidien *La Feuille*, à Genève, où il avait publié, en juin 1919, son tout premier article, « *Tolstoïsme ou bolchevisme, une charge contre l'utopie tolstoïenne de la non-résistance* ». Debrit fait alors parvenir à Romain Rolland la fameuse lettre qu'Istrati a conservée, ainsi qu'un manuscrit de 27 pages. Le célébrissime auteur français est frappé par ces textes où il voit « *luire, en éclairs, le feu divin de l'âme* ». « *Je n'attends pas de vous des lettres exaltées, lui dit-il, j'attends des œuvres.* »

Sa reconnaissance par un aîné déclenche chez Istrati une fièvre créative jusque-là contenue, comme si un maître le libérait : ses romans, autobiographiques, mettent en scène de grandes amitiés qui valent pour salut, des clans soudés par un pacte de confiance, des pauvres ou des exclus, solidaires comme pauvres, contre des riches, solidaires comme riches. En lui offrant son amitié, Romain Rolland accueille Panaït Istrati dans le clan de la littérature française à laquelle le Roumain paie sa dette en écrivant son œuvre en français.

Littérature n'est d'ailleurs pas le mot qui lui convient : « *Je n'invente rien, je n'ai pas d'imagination. Je ne peux parler que de ce que j'ai vu, entendu, vécu.* » Ce qu'il a vu, c'est la pauvreté abjecte de la Valachie danubienne, la lâcheté, la corruption. Ce qu'il a vécu, c'est la révolte, l'acte de rupture, à l'exemple des haïdoucs, bandits d'honneur qui vivent dans la forêt d'où ils surgissent pour venger les victimes des seigneurs terriens ou de l'administration gréco-turque sous les Ottomans. Les haïdoucs d'Istrati sont dirigés par une femme Floarea Codrîlor, qui aurait pu servir de modèle à la Lisbeth Salander de *Millénium* : libre comme le vent, n'adhérant qu'au devoir de réparation du mal. Devoir individuel, impératif et urgent.

La Présentation des haïdoucs est publié en 1925. C'est un succès, comme, l'année précédente, *Kyra Kyralina*, la première des quatre œuvres qui forme le cycle des *Récits d'Adrien Zograffi*. Istrati, qualifié de "Gorki des Balkans", apporte un ton nouveau, celui d'un conteur oriental nourri aux sources de la tradition populaire roumaine et du cosmopolitisme méditerranéen. Il ajoute à cette façon d'exotisme une vision du monde fondé sur la liberté, la justice et l'amitié, vision non pas abstraite ou intemporelle mais directement liée à la situation politique de l'espace roumain, grec et russe.

Il y ajoute enfin l'éthique de la marginalité, qui lui coûtera presque son honneur et probablement sa vie : le haïdouc n'est pas seulement celui qui refuse la réalité des pouvoirs en place mais qui se désolidarise de ceux qui, par peur ou par lâcheté, acceptent d'en subir la violence. C'est un être solitaire, « *un homme qui n'adhère à rien* ». Dans les années trente, pareille posture a des conséquences.

En 1927, Panaït Istrati s'en va gaiement fêter le 10e anniversaire de la révolution bolchevique à Moscou. Comme il l'avait écrit dans *La Feuille*, à Genève, en 1919, il porte l'espoir du bolchevisme de Lénine, « *aussi longtemps que*

le capitalisme criminel enverra à la mort des révolutionnaires ». Il passe seize mois en URSS, assez pour constater l'absence des libertés, les injustices du pouvoir, les abus des bureaucrates, le conformisme des adhérents au parti.

De retour en Europe, il publie en 1929 sous son seul nom, mais en collaboration avec Boris Souvarine et Victor Serge, *Vers l'autre flamme*, un témoignage sans complaisance sur l'état de la révolution russe.

La droite n'aime pas ce traité d'indépendance et la gauche communiste lui tombe dessus. Comme il l'écrit lui-même : « *Je me séparai de mes plus grands amis. Et cependant que l'Égypte me refoulait, et que l'Italie me jetait dans ses cachots à Trieste, les aimables bergers communistes annonçaient mon apostasie à l'Europe ouvrière, à ma classe [...]. Ils le firent tout à leur aise, au milieu d'un silence qui me prouva combien l'homme est seul sur la terre.* » Quand, de retour en Roumanie, il écrit à son ami Charles Chautems, à Neuchâtel, qu'il n'a pas « *trahi* », contrairement aux sordides accusations d'Henri Barbusse dans la presse communiste française, celui-ci en pleure de soulagement : « *je suis fou de joie, littéralement fou de joie : Istrati n'a pas trahi !* »

La Roumanie est une nouvelle épreuve. Il y est traqué par la police de la dictature monarchiste, la Segurança, et par l'Internationale communiste. Il ne croit « *plus à aucune idée, à aucun parti, à aucun homme* ». Cette attitude, corrige-t-il cependant, « *ne signifie pas que je ne crois plus à une amélioration possible de l'existence humaine* ». Il meurt seul et pauvre à Bucarest le 16 avril 1935. Son œuvre est interdite en Roumanie jusqu'en 1957.

La commune de Vouvry, à laquelle Istrati a donné son piano avant de partir, a inauguré mercredi un buste de lui, commandé par le maire de Bucarest. Vouvry a adhéré à Istrati.

Le Nouvel Observateur, 9 février 2006, Le vagabond du Danube, Edgar Reichmann

C'était un romantique égaré dans un siècle de fous. Il était roumain, il écrivait en français. On l'a porté aux nues, avant de le bannir puis de l'oublier. Récit, par Edgar Reichmann, d'une des plus tragiques méprises intellectuelles de l'époque

Au début du siècle dernier, la Roumanie, petit royaume issu de la réunion des deux principautés danubiennes - la Moldavie et la Valachie -, était l'un des principaux greniers de l'Europe. Son roi, Carol Ier de Hohenzollern, venait de le libérer du « protectorat » ottoman à la faveur d'une guerre russo-turque en 1877. Il entendait faire entrer dans la modernité un pays ballotté depuis des siècles entre le Grand Turc et le tsar de toutes les Russies.

C'est dans ce monde en mutation qu'est né en 1884, à Braila, un port cosmopolite accessible aux bateaux hauturiers, Panaït Istrati. Romantique impénitent, ce fils d'une lavandière roumaine et d'un contrebandier grec trucidé par les gendarmes pérenniserait l'image des haïdouks, qui se dressaient contre les oppresseurs, hauts fonctionnaires, archimandrites corrompus, propriétaires terriens et leurs mercenaires. Qu'il s'agisse de Codine le brigand (un film lui a été consacré par Henri Colpi en 1962), de Cosma le contrebandier ou bien de Floritchika la petite fleur des bois, fille illégitime d'une bergère borgne et d'un vagabond valaque, ils sont tous habités par l'impératif de la justice et de la liberté. Istrati les ressuscite dans son récit *Présentation des haïdouks*, où les lecteurs occidentaux découvrent la lente agonie de l'ordre féodal, déjà obsolète dans ce pays aux portes de l'Orient. Un monde s'y meurt aux sons des violons tsiganes, dans les remugles de la soupe aux tripes et à l'ail. Un autre envahit la scène avec le pétrole et le train qui porte, avec son odeur de sueur et de charbon, les richesses du pays vers les cités danubiennes, Braila et Galatz, plus loin encore. Ces deux mondes, celui du gendarme, du pope et du boyard, tout comme celui qui s'annonce, de la mécanisation, Istrati décide de les fuir. A 22 ans, il embarque, ingénu, pour le Moyen-Orient.

Tout comme Ulysse et le Chevalier à la Triste Figure, le jeune homme part à la quête des autres, de lui-même et de l'aventure, avec comme seul bagage ses lectures, classiques français et russes. Animé par « la volonté de savoir et le désir d'aimer », il flâne pendant une douzaine d'années entre Istanbul et Marseille, exerce toutes sortes de petits métiers. Militant syndicaliste, il connaît la prison, revient souvent en Roumanie, adhère au mouvement ouvrier. La fin de ce parcours mouvementé le trouve d'abord en Suisse, atteint de tuberculose, ensuite photographe à Nice. Il tente de se suicider. C'est alors que Romain Rolland le découvre. Et lui vient en aide après avoir lu la lettre désespérée et les textes que l'agonisant lui avait adressés.

Un révolutionnaire, Istrati ? Pas évident. Rebelle certes, médiocre connaisseur de l'idéologie marxiste-léniniste, comme l'affirme Boris Souvarine, cité par Linda Lê, initiatrice de cette magnifique édition. Elle vient après celle qu'avait établie Roger Grenier il y a une quarantaine d'années, chez Gallimard, à la suggestion de Joseph Kessel. Tout comme l'œuvre d'Homère, articulée autour de deux épopées de douze chants chacune, celle d'Istrati se compose de dix-huit récits, emboîtés à la manière des poupées russes à l'intérieur de trois cycles. La présence quasi permanente d'Adrien Zograffi, raisonneur et double de l'auteur, ainsi que l'apparition récurrente de certains personnages dans ses histoires qui tutoient l'histoire assurent l'unité d'un ensemble romanesque cohérent inspiré par les voyages du conteur, le hasard de ses rencontres et les confidences recueillies.

Selon certains, le succès des livres d'Istrati, traduits partout dans le monde, s'expliquerait surtout par l'exotisme sensuel de son écriture et de l'univers qu'elle exprime. Ainsi, le plus important critique littéraire de Roumanie lui déniait-il à la fois son audience à Paris et sa qualité de Roumain en raison de sa francophonie et des néologismes grecs, turcs et roumains dont il truffait ses textes. Attaque ignoble : le critique s'exprimait à une époque où Istrati, dénonciateur prophétique d'une imposture criminelle, n'était pas en odeur de sainteté chez le grand frère soviétique. En vérité, les proses de ce grand parmi les grands - écrites dans une langue somptueuse, le français, qu'il apprit à 30 ans - se distinguent par l'extraordinaire vigueur de la narration et surtout par la troublante

ambiguïté des personnages qui résistent aux pièges de l'oubli. Ainsi Kyra Kyralina et sa mère, racontées à Adrien Zograffi par le charmant Stavros, frère de l'une et fils de l'autre, sont-elles ces femmes diaphanes qui choisissent une existence de plaisirs innocents, ou bien des cocottes de luxe ? Victimes du père barbare de Kyra, elles se laissent choyer par leurs clients élégants et brutaliser par les hommes de main du père, sous le regard fébrile d'un enfant, Stavros, qui deviendra un homosexuel honteux. Sa sœur, qu'il ne retrouvera jamais, finira dans un harem à Damas, sa mère, pensionnaire d'un bordel, sinon grabataire sur un lit d'hôpital pour les pauvres, au Moyen-Orient.

Et ces bourgeois allemands, de la belle demeure du centre résidentiel de Braila, où Adrien Zograffi est domestique, sont-ils des « colons », des « sangsues » du port danubien ou bien les victimes des nouveaux exploiters, industriels et financiers véreux ? La question traverse « la Maison Thüringer » et l'on pourrait multiplier ces exemples. Codine est-il un haïdouk courageux ou bien l'ivrogne impitoyable, la terreur de Braila qui assomme sa propre mère ? Anastasia, la mère martyre, se vengera en versant dans la bouche de son fils criminel deux litres d'huile brûlante.

La vérité de ces personnages perdus entre plusieurs mondes (haïdouks, aristocrates russes déclassés, tels les proches parents du conteur, ses oncles Anghel et Dimi, Kir Nicolai l'épicier, son premier employeur), transfigurés, rendus magiques par le regard d'Istrati, situe l'écrivain roumain francophone parmi les plus singuliers de son temps. Déjà des craquements se font entendre qui ne présagent rien de bon : les révoltes en Russie (1905) et les jacqueries roumaines avec leurs débordements antisémites en 1907 annoncent déjà le « grand soir ». Quelques années plus tard, Istrati retrace dans *La Famille Perlmutter*, écrit en collaboration avec son ami rencontré en Suisse, Josué Jéhouda, le destin de plusieurs personnages contraints de quitter le pays qu'ils aimaient suite aux pressions antijuives à Braila, ville pourtant cosmopolite.

Le coup d'État de Petrograd, en octobre 1917, promet une société sans exploitation, ni racisme ni antisémitisme, et surtout sans guerre, ce qui achève d'enflammer les grands esprits de la planète. Dix ans plus tard, Istrati accourt à Moscou en qualité d'invité officiel aux festivités prévues pour l'anniversaire de la révolution. Peu après, il y revient avec son ami Nikos Kazantzakis et leurs compagnes, en voyage privé cette fois. Ce qu'ils découvrent, de Leningrad au Caucase, luttes intestines, misère généralisée, assaut de la bureaucratie stalinienne, les millions de morts de famine en Ukraine, révolte Istrati. Il décide de ne pas se taire devant le désastre, cette révolution tant attendue qui s'autodévore comme Catoblebas, tel le monstre surgi de la mythologie grecque et ignorant du mal qu'il s'inflige. Encore Istrati ne vivra-t-il pas assez longtemps pour assister à la collectivisation sanglante de l'agriculture, à la liquidation physique des bâtisseurs du pays des soviets, et enfin au pacte scélérat conclu entre Hitler et Staline.

En France, le témoin écrit ce qu'il a vu. Rieder, son éditeur, le publie à Paris en 1929 sous le titre *Vers l'autre flamme*. Ce n'était ni le lieu ni le temps pour dénoncer l'imposture du Kremlin et dissiper l'illusion lyrique de l'intelligentsia occidentale de gauche, forcément de gauche. A l'époque, et plus tard, seule la fidélité absolue à l'Union soviétique en garantissait le label. Istrati est traité de chien enragé au service de la bourgeoisie, d'agent secret roumain et d'antisémite, conspué par ses amis, Romain Rolland en tête. *L'Humanité* le traîne dans la boue. Même son éditeur refuse de lui verser ses droits d'auteur. Istrati, le poète de l'amitié, n'entend pas sacrifier l'éthique et la vérité à l'impératif politique du moment, comme le fait Gorki qui se compromet avec son éloge du goulag des îles de la mer Blanche.

Au début des années 1930, meurtri, Istrati rentre en Roumanie. Pour la presse de gauche, il était « un traître au service de la réaction ». Celle de droite le considérait comme un « terroriste bolchevique ». Entre un séjour chez les moines et l'hôpital, il rédige quelques articles pour un journal au titre suspect, *La Croisade du roumanisme*. Comment pouvait-il comprendre, lui, l'internationaliste, le cosmopolite, au plus profond de son désespoir, le poison que cachait l'exergue de ce torchon, « *Nous ne sommes ni de droite ni de gauche, mais seulement roumains* » ? En 1935, l'année de la montée du fascisme en Roumanie, la tuberculose achève Istrati. Le voilà pourtant, une fois encore, sauvé de l'oubli. Une dernière fois ? Il aimait tellement l'amitié, les femmes et la vie.

Œuvres, par Panaït Istrati, édition établie et présentée par Linda Lê, coll. « Libretto », Phébus, 2 volumes, tome 1 : 920 p., tome 2 : 896 p., 14,50 euros chacun.

Panaït Istrati est né en 1884 à Braila, un port sur le Danube qui ouvre la Roumanie à l'Europe et à l'Asie. Après une vie très itinérante et elle-même partagée entre maintes influences, il est mort à Bucarest en 1935.

Le Monde diplomatique, juillet 2015, « Panaït Istrati, roi des vagabonds », Sébastien Lapaque

C'est une étrange affaire, pour un écrivain, de ne s'être jamais attaché durablement à aucun parti, de s'être efforcé de n'être l'homme d'aucune coterie. L'artiste capable de se soustraire à « *l'ordre dégradant de la horde* », pour reprendre l'expression de Pier Paolo Pasolini dans ses *Écrits corsaires*, risque de voir sa solitude effrontée coûter cher à son œuvre, en particulier après sa mort. Pendant des années parfois, aucun éditeur ne s'en sentira le responsable, aucun universitaire le gardien, aucune patrie la légataire universelle (1).

Ce fut le destin posthume de Panaït Istrati, le romancier de *Kyra Kyralina* (1923), *Oncle Anghel* (1924) et *Les Chardons du Baragan* (1928). Né en Roumanie, près du delta du Danube, le 10 août 1884, cet Européen vagabond, fils d'une blanchisseuse roumaine et d'un contrebandier grec, a composé l'essentiel de son œuvre en français. Mais comme il a regagné son pays natal pour y mourir, le 16 avril 1935, après s'être beaucoup promené autour de la Méditerranée - Grèce, Turquie, Liban, Égypte -, on ne songe pas à lui attribuer la place éminente qu'il

mérite dans l'histoire de la littérature de langue française du XXe siècle. Ses cadets Eugène Ionesco et Emil Cioran ont été plus avisés de finir tranquillement leurs jours à Paris. Aujourd'hui, ils sont l'un et l'autre publiés dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». La postérité est cruelle avec les littérateurs à l'état civil incertain, surtout si on n'a pu les obliger à être à jour de cotisations ici ou là.

Les errants, les asociaux, les bohémiens et les apatrides contrarient l'esprit de clocher qui prévaut dans la république des lettres. En particulier lorsqu'ils aiment mettre en scène des marginaux et qu'ils prennent un malin plaisir à défier les conventions sociales. « *On est fort malheureux quand on a raison et qu'on reste seul* », observe Elie le Sage dans *Présentation des haïdoucs*, publié à Paris (éditions Rieder) en 1925 (2). Un livre inspiré par l'histoire roumaine et salué par la critique parisienne comme l'installation d'une nouvelle étoile au firmament des lettres, deux ans après *Kyra Kyralina*, roman d'apprentissage pittoresque qui avait émerveillé Romain Rolland : « *Cette force, cette passion, ce démon de vie, ce n'est plus de notre temps en Occident. Cela me fait penser au XVIe siècle et aux grands tigres du théâtre élisabéthain* (3). »

Quels qu'aient été leur tradition et leur préjugé, les premiers lecteurs d'Istrati furent généreux avec cet écrivain autodidacte et extravagant qui semblait surgir de nulle part, sinon du jeune royaume roumain né en 1878. Une monarchie parlementaire fragile, ultérieurement assaillie par le fascisme, qui avait refusé de faire jouer l'alliance secrète signée avec les empires centraux au moment du déclenchement de la première guerre mondiale et proclamé sa neutralité avant de se joindre aux Alliés en 1916. Venu de ce pays francophile dont les citoyens suscitaient spontanément la sympathie à Paris, Istrati n'avait pas encore été identifié comme un écrivain politique aux fidélités rugueuses.

Durant les années de formation (1896-1922), au cours desquelles il avait été tour à tour peintre en bâtiment, débardeur dans les gares et les ports, manutentionnaire aux chantiers navals, installateur de poteaux télégraphiques et photographe ambulant, ses expériences ouvrières lui avaient permis de mesurer la puissance du « *talon de fer* » et de partager l'attente révolutionnaire du « *peuple d'en bas* », pour citer Jack London. « *J'en reviendrai toujours à l'homme qui fait le pain et n'en mange pas* », jurait-il. Tout à ses projets littéraires, jouissant de ce que sa biographe Monique Jutrin nomme ses « *années de gloire* (4) », l'Istrati des années 1925-1927 n'avait pas oublié sa révolte contre l'injustice, lorsqu'il était secrétaire des ouvriers de Braïla, le port des bords du Danube où il avait vu le jour quelque quarante ans auparavant. Mais il en proposait une version métaphorique, notamment inspirée par la tradition orale de son pays natal.

On a du mal à imaginer l'apparition d'une telle comète dans le paysage littéraire. 1925, c'est l'année de la publication de *L'Or* par Blaise Cendrars, de *Raboliot* par Maurice Genevoix et de *Paulina 1880* par Pierre Jean Jouve. Même si la critique et le public n'étaient pas blasés par l'incroyable fécondité créatrice de ces « *années roman* », *Présentation des haïdoucs*, livre sombre et tout hérissé de piques, tranchait avec la « *ligne claire* » qui prévalait alors dans la littérature française. Cette suite de récits est composée en hommage aux bandits d'honneur roumains du temps des occupations turque et grecque, du XIVe siècle au milieu du XIXe siècle : « *Qu'est-ce que ça veut dire, haïdouc ? - Tu ne sais pas ? Eh bien ! C'est l'homme qui ne supporte ni l'oppression ni les domestiques, il vit dans la forêt, tue les gospodars [nobles] cruels et protège les pauvres.* » L'œuvre est une belle initiation à l'univers d'Istrati, marqué par l'attachement à la mémoire populaire, une langue rustique et imagée à la fois, une inclination pour les personnages issus des « *bas-fonds* (5) ».

Cette inspiration folklorique est caractéristique d'une littérature roumaine soucieuse de se démarquer des modèles russe, allemand et français depuis le XIXe siècle. Ce qui est étonnant, chez cet imaginaire écartelé entre l'Orient et l'Occident, c'est le choix de la langue d'Honoré de Balzac et d'Émile Zola, des maîtres qu'il avait lus en roumain entre 14 et 17 ans dans des traductions populaires. Ce passage d'une langue à l'autre lui coûta beaucoup d'efforts. Mais la « *puissance créatrice* » d'Istrati était suffisamment prodigieuse pour que Rolland et tous ceux qui accompagnaient ses débuts l'aient encouragé jusqu'à la révélation de 1923.

Lancé dans la carrière à Paris, fêté jusqu'à Bucarest, Istrati fut invité à Moscou en octobre 1927 pour les célébrations du dixième anniversaire de la révolution. Sans être membre du Parti, il faisait figure de communiste convaincu. Rapportées par *L'Humanité*, ses premières impressions furent enthousiastes. « *J'ai sacrifié onze ans à l'Occident. Je n'ai trouvé nulle part des hommes qui espèrent et qui aiment. Ici, c'est la foi, la confiance, l'élan jeune de tout un peuple* (6). » Ces transports furent brefs. Quelques semaines après l'exclusion de Léon Trotski du comité central, la situation était très tendue en URSS. Istrati, qui voyageait en compagnie du romancier grec Níkos Kazantzákis, l'auteur d'*Alexis Zorba*, comprit peu à peu qu'au pays des soviets, la critique du Parti était interdite et l'opposition pourchassée (7). Victor Serge, qui semble avoir joué un rôle important dans cette prise de conscience, a rapporté la réponse que fit Istrati à un membre du Parti qui lui expliquait, pour justifier les injustices commises, qu'on ne « *faisait pas d'omelette sans casser des œufs* » : « *Bon, je vois les œufs cassés. Où est votre omelette* (8) ? »

C'est une épreuve d'avoir raison tout seul. « *Vaincus sont les hommes qui se trouvent au déclin de leur vie en désaccord sentimental avec les meilleurs de leurs semblables. Je suis un de ces vaincus* », écrivit-il dans *Après seize mois dans l'URSS*, le témoignage brûlant qu'il publia à son retour à Paris en 1929. Istrati n'était pas absolument seul, puisque Victor Serge et Boris Souvarine avaient participé anonymement à la rédaction de *Vers l'autre flamme*, le volume dans lequel fut imprimé *Après seize mois dans l'URSS*. On comprend cependant son accablement. Pour aggraver leur cas, ses amis et lui avaient raison trop tôt. Ils dénonçaient le « *présent d'une illusion* », quand le confort recommande de n'en dénoncer que le passé.

Unique signataire de *Vers l'autre flamme*, Istrati fut le seul à essayer les attaques de la presse communiste, qui le traita de « *fasciste* », tandis que la critique bourgeoise allait dès lors se montrer indifférente au travail

romanesque de ce « cosmopolite ». Une longue errance commença alors pour Istrati, qui se coupa de très nombreux amis - même Rolland semble avoir pris ses distances. Il ne croyait à la révolution que faite sous le signe de l'enfance, mais il était resté fidèle à son intention d'origine, redite avec force dans un article fameux, publié dans *Les Nouvelles littéraires* en avril 1933 : « Parler cruellement, sans pitié, dans ce siècle où le mensonge social règne dans toutes les classes et s'empare journalièrement de beaux cerveaux (9) ! » Ses derniers mois et les œuvres qu'il composa alors furent très sombres. Souvent amer, mais resté fidèle aux grands rêves de sa jeunesse, il continua à porter sur le monde un regard marqué par sa lucidité inquiète et par un attachement entêté aux hommes capables de dire la vérité.

Loin du monde, près de la vie, il avait atteint l'élévation désenchantée d'un moraliste classique sans perdre la fièvre d'un révolté de grand style. « Nous chasserons les pharisiens de l'Église chrétienne et les fous de la maison communiste. Nous accepterons la vie dure et le martyr », écrivit-il en 1933 à François Mauriac, depuis le sanatorium Filaret de Bucarest où il était soigné pour tuberculose. Istrati espérait qu'on se souviendrait un jour de son œuvre et de sa vie. « Là, on verra comment il a été possible à un homme de n'adhérer à rien. » Ce même homme qui affirmait : « Je suis pauvre et j'espère mourir pauvre, parce que je marche dans ma vie d'aujourd'hui accompagné de l'immense famille des gueux rencontrés sur mes routes (10). »

(1) L'Association des amis de Panaït Istrati a maintenu sa présence, et un festival a été organisé à Paris par la librairie Quilombo et le Centre international de culture populaire du 15 au 17 mai 2015.

(2) Panaït Istrati, *Présentation des haïdoucs*, préface de Sidonie Mézaize, postface de Carmen Oszi, L'Echappée, Paris, 2014.

(3) Cité dans Panaït Istrati, *Œuvres I*, édition établie et présentée par Linda Lê, Libretto, Paris, 2015.

(4) Monique Jutrin, *Panaït Istrati. Un chardon déraciné*, L'Echappée, 2014 (1^{re} éd. : 1970).

(5) Dans sa préface à *Kyra Kyralina*, Rolland parle d'Istrati comme d'un « nouveau Gorki des pays balkaniques ». Cf. *Œuvres I*, op. cit.

(6) Monique Jutrin, *Panaït Istrati. Un chardon déraciné*, op. cit.

(7) Lire Jean-Arnault Dérens, « Minuit dans le siècle », *Le Monde diplomatique*, mai 2013.

(8) Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Lux, Montréal, 2010.

(9) Panaït Istrati, *Œuvres III*, édition établie et présentée par Linda Lê, Libretto, Paris, 2015.

(10) Cf. *Panaït Istrati, un écrivain vagabond*, film documentaire d'Hélène Lioult, Aïrelles Vidéo, Aix-en-Provence, 1998.

Le Monde diplomatique, janvier 1981, Actualité de Panaït Istrati, Louis Janover*

Le témoignage d'un « chien enragé » qui, voilà cinquante ans, ouvrait les « portes de la vérité » sur la Russie post-révolutionnaire.

Le rayonnement de son œuvre littéraire a sauvé de l'oubli l'écrivain Panaït Istrati ; mais seuls quelques initiés se souvenaient encore de son œuvre de critique politique. La réédition de *Vers l'autre flamme* (1) comble cette lacune et va permettre au lecteur de connaître enfin le vrai visage de ce révolté de toujours. Panaït Istrati est né à Braïla (Roumanie) en 1884. Après avoir quitté l'école primaire, il exerce le métier de peintre en bâtiment et s'engage dans l'action socialiste et syndicale. Une vie de vagabondage le mène en Suisse où il étudie le français. La publication en 1924 de *Kyra Kyralina* lui apporte la célébrité, mais sa carrière littéraire, désormais assurée, ne le détourne pas de la lutte sociale. Après un voyage « officiel » à Moscou, il effectue d'août à décembre 1928 un « long périple à travers l'U.R.S.S. », et cette fois en dehors des chemins balisés par les autorités. Dans le récit de ce voyage, publié en octobre 1929, Istrati décrit l'exploitation impitoyable des travailleurs par une bureaucratie prête à tout pour défendre ses privilèges. Dès lors, son destin politique est scellé. Le « nouveau Gorki balkanique » (Romain Rolland) devient du jour au lendemain le partisan d'un « nationalisme antisémite », un véritable « chien enragé ». On peut suivre le combat désespéré de Panaït Istrati contre la calomnie en lisant les quatre-vingts documents réunis comme « deuxième partie » dans cette réédition (« Documents annexes », p. 197-346). Épuisé par cette lutte inégale et sans issue, Istrati, qui s'est réfugié en Roumanie, meurt, terrassé par la tuberculose, le 16 avril 1935.

Son témoignage, maintenant vieux de plus de cinquante ans, sur la Russie post-révolutionnaire en proie à la bureaucratie, n'est plus de nature à déchaîner les passions politiques, mais il n'en conserve pas moins une incomparable fonction critique. Et tout d'abord, il ne manquera pas d'embarrasser tous ceux pour qui la lutte contre le « stalinisme » n'a commencé qu'après la mort de Staline et cette intervention de la Providence qu'il est convenu d'appeler déstalinisation. Toute la casuistique justificatrice mise au point par les staliniens repentis et les militants déstalinisés - ils sont légion, attelés à ce labeur ingrat - ne résiste pas un instant à la lecture de ce réquisitoire publié en 1929, jamais réédité depuis. La réponse que Panaït Istrati a fournie à ses détracteurs de l'époque démolit par anticipation tout le système de défense tendant à présenter l'engagement de la quasi-totalité de l'intelligentsia de gauche comme une « erreur », regrettable certes, mais historiquement justifiée, alors que les premiers critiques du pouvoir bolchevique auraient, en dépit de leurs intentions souvent louables, apporté de l'eau au moulin de la contre-révolution et de l'impérialisme.

Cette argumentation fallacieuse déjà exploitée par Romain Rolland (« Documents... », p. 252, 317 sq.), et reprise sous de multiples formes par la suite, a perdu aujourd'hui tout crédit. C'est ainsi que Claude Prévost, dans un compte rendu paru dans *l'Humanité* du 21 avril 1978, préfère « reconnaître à Panaït Istrati le rôle glorieux (mais ingrat !) du pionnier » (« Documents... », p. 342). On s'étonne d'autant plus de sentir sa présence dans la biographie bienveillante que Monique Jutrin-Klener a consacrée à Panaït Istrati : en voulant « n'être ni à droite ni à

gauche, à égale distance du communisme et du fascisme », Istrati aurait « involontairement... fait le jeu de la droite » (2) Pour donner quelque poids à ce genre de raisonnement, il faudrait préalablement prouver que la vérité désespère plus que le mensonge, que la défense, même conditionnelle, de l'État dit prolétarien a, si peu que ce soit, servi la cause du communisme et affaibli, si peu que ce soit, le fascisme et la droite ; et que la critique de la bureaucratie "soviétique" se drapant dans les oripeaux de la « révolution » signifie l'abandon, voire la négation de l'idéal communiste. Curieuse manière de donner « des armes à la bourgeoisie » (p. 48) que d'offrir des armes à ceux qui luttent contre leur propre "bourgeoisie" ! Ce que nous apprend Istrati, c'est que les « mensonges » destinés à présenter cette nouvelle figure de l'exploitation sous le masque du socialisme n'étaient, en fait, que la manifestation de la volonté de puissance et de domination, l'expression idéologique des intérêts de ce « *mal social la bureaucratie* » (p. 49).

« A côté de l'ouvrier conscient »

Or, il n'est pas une page de son œuvre où Panaït Istrati ne réaffirme avec éclat que lutter pour les idéaux de l'émancipation humaine c'est prendre parti pour la classe ouvrière, pour sa classe, dans un combat où la "révolution", la « gauche » et la « conscience révolutionnaire » appartiennent toujours au prolétariat, alors que la contre-révolution et la « droite » sont désormais incarnées par une caste qui a usurpé le langage de la révolution pour masquer sa fonction répressive. Et si Panaït Istrati n'a pas toujours su éviter le piège du double langage, parlant de « communisme », de « dictature du prolétariat » et d'« État prolétarien » à propos d'un pouvoir qui « *n'est plus, depuis longtemps déjà, un pouvoir prolétarien* » (p. 274), il n'en a pas moins jamais confondu « *les deux déceptions en une seule* » au point de faire « *table rase de tout esprit révolutionnaire* » (p. 276) ; il s'est bien gardé de tout mesurer à l'aune de son amertume, sauf en de courts instants de découragement (p. 292).

En dénonçant la contre-révolution qui se développait en Russie et dans le monde sous les auspices des P.C. et des intellectuels à leur dévotion ou à leur service, Panaït Istrati ne condamnait pour autant ni le communisme ni l'activité révolutionnaire ; il n'a pas davantage centré toute sa critique sur la défense des « *droits de l'homme* » et de la « *conscience humaine outragée* » (Mermoz-Golfetto, « Postface », p. 340). Non qu'une inspiration éthique de portée universelle soit absente de ce cri de révolte (p. 195) ; mais cet écrasement de la conscience humaine n'est, aux yeux d'Istrati, qu'une conséquence d'un phénomène d'oppression plus profond et « *originel* » : l'exploitation de l'homme par l'homme s'exerce, en Russie comme ailleurs, contre une classe, car c'est toujours « *la classe ouvrière qui est le plus frappée en U.R.S.S.* » (p. 150). C'est la terreur qui s'abattait sur cette classe dont il se sentait solidaire, dont il était, la classe des travailleurs manuels soumise aux impératifs de l'accumulation primitive dite socialiste par les idéologues au service du nouveau pouvoir, qui est au cœur de ce récit.

La même flamme que celle qui, pendant la révolution, avait poussé un instant la masse des déshérités sur le devant de la scène, cette même flamme continue à brûler dans ces pages : la nécessité impérieuse d'en finir par tous les moyens révolutionnaires avec cet esclavage. Sa critique de la bureaucratie soviétique atteint donc, au-delà des formes spécifiques d'encadrement de la force de travail mises en place en Russie, la barbarie de toutes les méthodes d'exploitation et de domination destinées à maintenir les masses dans leur état séculaire de servitude matérielle et morale. La désillusion et le désenchantement qui percent dans ces pages s'adressent avant tout à ceux-là mêmes qui lui reprochaient sa « trahison » : les idéologues devenus complices de ce système d'exploitation dont ils justifieront au nom du socialisme les pires excès, quitte à déclarer par la suite qu'ils ignoraient tout.

Or, en Russie comme dans le reste du monde, « *même à un sourd-muet la vérité est accessible lorsqu'on la cherche* » (p. 56) ; les intellectuels comme Gorki n'avaient rien besoin d'apprendre, car ils savaient tout et ont tout caché. Il existe deux possibilités pour forcer les « *portes de la vérité* » d'un régime de classes protégé par le mur du mensonge élevé par la propagande officielle : se livrer à l'analyse critique de la structure socio-économique des rapports de classe de cette société au moyen des critères d'analyses matérialistes conformes au socialisme scientifique dont se réclamaient les dirigeants ; ou interroger soi-même cette société en se plaçant « *à côté de l'ouvrier conscient qui a fait la révolution* » (p. 374) et non de cette « caste » qui monopolise les moyens d'existence et qui, comme toute classe d'exploiteurs, se sert de l'idéologie pour dissimuler la source de son pouvoir et de ses privilèges (p. 192).

« *Ouvrier authentique* » continuant à mener « *une vie de rue* » (p. 314) parmi les ouvriers russes au lieu de mener la « *vie de palace* » des intellectuels vivants à Moscou, Panaït Istrati a emprunté la seconde voie, celle du « *révolutionnaire sentimental qui a soudé son destin à celui des vaincus* » du « Potemkine », à celui de tous les vaincus auxquels il a dédié *l'autre flamme*, a trouvé dans cette solidarité, de classe assez de lucidité et de force pour s'élever, quasi seul à l'époque, en des termes qui n'ont rien perdu de leur puissance de dénonciation, contre l'exploitation que subissaient ses « *frères de malheur* » soumis, comme sous le régime capitaliste, aux impératifs de l'accumulation et à l'arbitraire d'« *une nouvelle et monstrueuse caste qui raffole de fordisme, d'américanisation...* » (p. 192), et foule aux pieds les idéaux révolutionnaires.

Le capital, rapport social, a besoin pour exister que la majorité de la population laborieuse, ouvrière ou paysanne, soit détachée de ses conditions d'existence objectives et subjectives, dépossédée de ses instruments de travail qui sont monopolisés par une section déterminée de la société. Le socialisme, *a fortiori*, ne peut exister quand une « *infime minorité d'hommes* » (p. 155), membres des syndicats « *rouges* » et du parti, unique détient « *tous les moyens par lesquels un travailleur pourrait gagner sa vie* » et ne distribue « *le travail que selon la façon dont pense celui qui veut manger en travaillant* » (*ibid.*) ; il ne peut exister là où cette bureaucratie monopolise « *tous les moyens d'existence* » et réduit l'ouvrier à sa fonction de « *bras* » (3).

C'est en appliquant cette leçon matérialiste toute simple à la société soviétique que Panaït Istrati, plus fidèle en cela à Marx que les « *révolutionnaires bourrés de doctrines* » (p. 363), a réussi à montrer que la disparition du patronat, la suppression juridique du droit de propriété et son remplacement, au bénéfice de la bureaucratie, par la propriété collective des moyens de production, ne mettaient nullement fin à l'exploitation de l'homme par l'homme : privé de tout pouvoir sur son existence quand il est privé de ses moyens d'existence et contraint de vendre sa force de travail, l'ouvrier restait dans ce système un « *bras de l'usine* » (p. 314), soumis comme auparavant au despotisme de la fabrique. Révolutionnaire sentimental, Panaït Istrati n'était pas armé théoriquement pour percer le secret de ce « *mensonge déconcertant* » qu'Anton Ciliga résumait ainsi : « *Les relations sociales se développent dans un sens diamétralement opposé à celui que proclamait la révolution d'Octobre* » (4).

Ceux qui « *proclamaient* » n'étant pas ceux qui « *faisaient* », ce « *mensonge* » est celui de l'idéologie, « *point d'honneur spiritualiste* » (Marx) d'une révolution qui, dans le cadre tracé par les bolcheviks, n'eut de socialistes que le nom et la phraséologie dont les révolutionnaires professionnels l'habillèrent. Ces « *organiseurs* » d'un travail « *trop bien organisé* » contre le prolétariat (p. 298) accomplirent une tâche en tout point identique à celle que Marx met au compte de la bourgeoisie en Occident : l'accumulation primitive, le « *fond nécessaire* » pour réaliser une industrialisation accélérée, étant prélevée sur le travail des paysans expropriés.

Exploitation de classe

Le « *militant-racaille* » qui se « *prétend supérieur à la masse* » et qui, comme le syndicaliste social-démocrate d'hier, donne « *des ordres au nom de la classe ouvrière... l'évangile pseudo-marxiste aux mains* » (p. 46), « *monopolise... la contradiction et se fabrique des contradicteurs* » ; ce militant dont Panaït Istrati dénonce - avec quelle verve vengeresse - la soif de pouvoir et de privilèges n'était pas seulement membre d'un « *funeste appareil bureaucratique* » (p. 266) « *traître* » aux idéaux révolutionnaires ; il était avant tout la personnification et le support du capital d'État, le représentant d'une classe dont la fonction sera d'assurer les fondements socio-économiques de sa domination en développant la grande industrie et en collectivisant l'agriculture à l'aide des méthodes héritées d'un despotisme barbare ou empruntées au capitalisme privé le plus raffiné. C'est ce mélange qui a imprimé une marque spécifique à ce « *fascisme communiste* » (p. 191) fasciné par l'« *américanisme* » et la « *mécanisation d'outrance* » (p. 271). Dans de telles conditions, l'ouvrier et le paysan expropriés ne pouvaient que rester les « *bras de l'usine* », et la classe ouvrière dans son ensemble la catégorie sociale « *la plus frappée* ».

Animé de cette « *foi révolutionnaire qui jamais ne devient profession* » (p. 264), Panaït Istrati a parfaitement saisi la nature de classe de cette exploitation et des nouvelles différenciations sociales ; mais, trompé par le mythe de l'Octobre socialiste, il n'a pu découvrir l'origine socio-économique de ce phénomène. En attendant « *le jour où les vaincus auront voix au chapitre* », d'autres ont complété sa critique et continué le combat de ce « *soldat passionné... franc-tireur de la mêlée sociale* » ; (p. 290). Ils ont prouvé, sans doute possible, qu'en n'« *adhérant à rien* » de ce qui s'édifiait alors en Russie sous le masque du socialisme, Panaït Istrati n'avait jamais cessé, en fait, de défendre les intérêts des déshérités et d'adhérer à la cause du communisme, que ses détracteurs, habiles à inverser les rôles, l'accusaient de trahir.

* Collaborateur de la revue *Études de marxologie* (cahiers de l'Institut de sciences mathématiques et économiques appliquées - I.S.M.E.A.)

(1) *Vers l'autre flamme. Après seize mois dans l'U.R.S.S. 1927-1928. (Confession pour vaincus)*, par Panaït Istrati. Introduction de Marcel Mermoz. UGE, 10/18, Paris 1980, 348 pages. Des trois volumes publiés en 1929 sous le seul nom de Panaït Istrati, seule cette *Confession pour vaincus* est de sa plume le deuxième tome a pour auteur Victor Serge, le dernier Boris Souvarine. Cette « *confession* » a été tirée en 1977, hors commerce et à un très petit nombre d'exemplaires, par la Fondation Panaït Istrati, enrichie de documents et de lettres qui sont repris et complétés dans la présente édition.

(2) *Panaït Istrati. Un chardon déraciné*, F. Maspero, Paris 1970, p. 110. M. Jutrin-Klener fait ici allusion à la lettre de Panaït Istrati à Claude Chautems : « *Notre chemin politique est celui de nous tenir à une égale distance du fascisme, du communisme et de l'antisémitisme* ». (p. 221).

(3) Les plus récentes analyses du syndicalisme organisé sur « *le modèle soviétique* » ne font que vérifier l'étonnante justesse de ces aperçus. Voir l'article de Bruno Groppo, « *Un agent de surveillance de la main-d'œuvre pour le compte de l'État* », *Le Monde*, 27 septembre 1980.

(4) *Au pays du mensonge déconcertant*, 10/18, Paris 1977, p. 112.